

PHILIP KERR

METROPOLIS



LA DERNIÈRE AVENTURE
DE BERNIE GUNTHER

SEUIL

METROPOLIS

PHILIP KERR

METROPOLIS

UNE AVENTURE DE BERNIE GUNTHER

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JEAN ESCH

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Metropolis*
Éditeur original : Quercus, an Hachette UK company
© 2019, thynKER Ltd

ISBN : 978-2-02-143970-0

© Éditions du Seuil, 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

PROLOGUE

Comme toute personne ayant lu la Bible, je connaissais Babylone, cette ville synonyme d'iniquité et symbole de toutes les abominations terrestres, quelles qu'elles puissent être. Et comme toute personne ayant vécu à Berlin à l'époque de la République de Weimar, je savais également que l'on comparait souvent ces deux villes. À l'église luthérienne Saint-Nicolas où j'allais avec mes parents quand j'étais enfant, notre pasteur rougeaud et braillard, le Dr Rotpfad, semblait si familier de Babylone et de sa topographie que j'étais convaincu qu'il y avait vécu. Cela éveilla ma curiosité et m'incita à consulter la *Brockhaus Enzyklöpadie* qui occupait toute une étagère de la bibliothèque familiale. Hélas ! cet ouvrage n'était pas très instructif sur le thème des abominations. Et si en effet l'on trouvait à Berlin un grand nombre de putains et de femmes aux mœurs légères, de même qu'une abondance de péchés, je n'étais pas certain que ce fût pire qu'à Londres, New York ou Shanghai.

D'après Bernhard Weiss, cette comparaison était, et avait toujours été, une ineptie ; cela revenait à comparer des pommes et des oranges. Il ne croyait pas au mal et faisait remarquer qu'il n'existait aucune loi, nulle part, qui l'interdisait, pas même en Angleterre où on édictait des lois contre presque tout. En mai 1928, la célèbre porte

d'Ishtar, située à l'entrée nord de Babylone, n'ayant pas encore été reconstruite au musée de Pergame, la réputation de la capitale prussienne, considérée comme la ville la plus dépravée au monde, n'était pas encore soulignée en rouge par les gardiens de la morale ; autrement dit, il restait de la place pour le doute. Et je parlais en connaissance de cause car, en 1928, le vice et ses infinies variantes dépendaient de mon service au sein du *Polizeipräsidium*, le quartier général de la police sur Alexanderplatz. Sur un plan criminalistique (un mot nouveau pour nous autres policiers, grâce à Weiss), je maîtrisais le sujet presque autant que Gilles de Rais. Mais en vérité, avec tous les morts de la Grande Guerre et la grippe qui, survenue juste après, tel un fléau de l'Ancien Testament, avait fait des millions de victimes supplémentaires, à quoi bon se soucier de ce que les gens se mettaient dans le nez ou de ce qu'ils faisaient quand ils se déshabillaient dans l'obscurité de leur chambre Biedermeier. Et pas seulement dans leur chambre. Certains soirs d'été, le Tiergarten ressemblait à un haras, tant il y avait de putains qui copulaient dans l'herbe avec leurs clients. Il ne fallait pas s'étonner, supposais-je, qu'après une guerre où tant d'Allemands avaient été obligés de tuer pour leur pays, ils préfèrent maintenant s'envoyer en l'air.

Compte tenu de tout ce qui s'était passé avant, et de tout ce qui avait suivi, il n'était pas facile de parler avec précision ou équité de Berlin. À bien des égards, cette ville n'avait jamais été très agréable, et il lui était arrivé d'être absurde et laide. Trop froide en hiver, trop chaude en été, trop sale, trop enfumée, trop bruyante et, bien sûr, affligée d'une population trop nombreuse, à l'image de Babel, l'autre nom de Babylone. Tous les bâtiments publics avaient été construits à la gloire d'un empire germanique qui n'existait presque plus et, comme les pires taudis de

la ville, ils donnaient à quiconque tombait dessus un sentiment d'inhumanité et d'insignifiance. Mais personne ne s'est jamais soucié des habitants de Berlin (certainement pas ses dirigeants, en tout cas) car eux non plus n'étaient pas très agréables, ni très sympathiques, ni bien élevés ; au contraire, ils étaient souvent stupides, lourds, ennuyeux, d'une implacable vulgarité, et toujours cruels et brutaux. Les crimes violents étaient fréquents, commis en général par des hommes qui étranglaient leur femme en rentrant de la taverne, l'esprit à ce point embrumé par la bière et le schnaps qu'ils ne savaient même pas ce qu'ils faisaient. Mais parfois, c'était bien pire : on tombait sur un Fritz Haarmann ou un Karl Denke, un de ces Allemands bizarres et impies qui semblaient tuer pour le plaisir. D'ailleurs, cela n'étonnait plus personne dans l'Allemagne de Weimar où l'indifférence vis-à-vis de la mort violente et de la souffrance humaine était peut-être un autre héritage, inévitable, de la Grande Guerre. Nos deux millions de morts équivalaient au nombre total de Britanniques et de Français tués. Il y avait en Flandre des champs qui renfermaient une telle quantité d'ossements de nos jeunes soldats qu'ils étaient plus allemands qu'Unter den Linden. Aujourd'hui encore, dix ans après la fin de la guerre, les rues étaient pleines d'individus estropiés, dont beaucoup portaient toujours leur uniforme, qui faisaient la manche devant les gares et les banques. Bien souvent, les espaces publics ressemblaient à un tableau de Brueghel.

Et pourtant, malgré tout cela, Berlin était également une ville merveilleuse et stimulante. En dépit des nombreuses raisons susmentionnées qui la rendaient détestable, c'était un immense miroir éclatant tendu au monde et par conséquent un formidable reflet de l'existence dans toute sa fascinante splendeur pour quiconque s'intéressait à la vie

sur Terre. Je n'aurais pas voulu vivre ailleurs qu'à Berlin, même contre de l'argent sonnante et trébuchant, surtout maintenant que l'Allemagne avait surmonté le plus dur. Après la Grande Guerre, la grippe et l'inflation, la situation s'améliorait. Lentement. Elle restait difficile pour un tas de gens, surtout dans les quartiers est de la ville. Mais comment imaginer que Berlin puisse subir le même sort que Babylone qui, d'après la *Brockhaus Enzyklopädie*, fut détruite par les Chaldéens, ses murs, ses temples et ses palais rasés, et les gravats jetés à la mer ? Jamais nous ne connaîtrions un sort semblable. Quoi qu'il arrive maintenant, nous étions sans doute à l'abri d'une destruction de nature biblique. Personne n'avait intérêt – ni les Français, ni les Britanniques et encore moins les Russes – à ce que Berlin et par extension l'Allemagne dans son ensemble deviennent l'objet d'une vengeance apocalyptique divine.

PREMIÈRE PARTIE

Les femmes

« Partout le mystère du cadavre. »

Max Beckmann,
*Autoportrait avec des mots*¹.

1. Max Beckmann, Barbara Copeland Buenger, *Self-Portrait in Words. Collected Writings and Statements (1903-1950)*, University of Chicago Press, 1999.

Cinq jours après les élections fédérales régionales, Bernhard Weiss, chef de la police criminelle de Berlin, me convoqua dans son bureau situé au sixième étage de l'Alex. Enveloppé dans la fumée d'un de ses chers cigares Black Wisdom, et assis à la table de conférence à côté d'Ernst Gennat, un de ses meilleurs inspecteurs, il m'invita à m'asseoir. Weiss était un Berlinois de quarante-huit ans, petit, mince, élégant, qui portait des lunettes rondes et une moustache impeccable. Il était par ailleurs avocat et juif, raison pour laquelle il n'était pas en odeur de sainteté parmi un grand nombre de nos collègues, et il avait dû surmonter une pléthore de préjugés pour arriver à ce poste. En temps de paix, les juifs n'avaient pas le droit d'être officiers dans l'armée prussienne, mais lorsque la guerre avait éclaté, Weiss s'était engagé dans l'armée royale de Bavière, où il avait vite obtenu le grade de capitaine et la croix de fer. Après la guerre, à la demande du ministère de l'Intérieur, il avait réorganisé la police berlinoise, devenue une des plus modernes d'Europe. Malgré cela, il faut bien l'avouer, il ne faisait pas un policier très crédible. Chaque fois que je le voyais, je pensais à Toulouse-Lautrec.

Un dossier était ouvert devant lui et, d'après ce que j'en apercevais, il me concernait.

« Vous avez fait du très bon travail aux Mœurs, dit-il de sa voix aux accents snobs, presque histrioniques. Hélas ! je crains que vous ne livriez un combat perdu d'avance face à la prostitution dans cette ville. Toutes ces veuves de guerre et ces réfugiées russes gagnent leur vie comme elles peuvent. Je ne cesse d'expliquer à nos dirigeants que si nous défendions l'égalité de salaires entre hommes et femmes nous pourrions résoudre le problème de la prostitution à Berlin du jour au lendemain.

« Mais je ne vous ai pas fait venir pour ça. Je suppose que vous êtes déjà au courant : Heinrich Lindner a quitté la police pour devenir contrôleur aérien à Tempelhof, ce qui libère une place dans le fourgon.

– Oui, monsieur.

– Savez-vous pourquoi il est parti ? »

Oui, je le savais, mais je n'avais pas envie de le dire, alors je me surpris à faire une grimace.

« Vous pouvez parler franchement. Je ne serai pas vexé.

– On raconte qu'il n'aimait pas recevoir ses ordres d'un juif, monsieur.

– Exact, Gunther. Il n'aimait pas recevoir d'ordres d'un juif. »

Weiss tira sur son cigare.

« Et vous ? Ça vous pose un problème d'obéir à un juif ?

– Non, monsieur.

– Ou d'obéir à quiconque, d'ailleurs ?

– Non, monsieur. Je n'ai aucun problème avec l'autorité.

– Vous m'en voyez ravi. Car nous envisageons de vous offrir un siège permanent dans le fourgon. Celui de Lindner.

– Moi, monsieur ?

– Vous semblez surpris.

– À l'Alex, tout le monde pense que cette place va revenir à l'inspecteur Reichenbach.

– Seulement si vous la refusez. Et même dans ce cas, j’ai des réserves au sujet de cet homme. Bien entendu, les gens affirmeront que je n’ose pas offrir ce poste à un autre juif. Mais il ne s’agit pas du tout de ça. Selon nous, vous possédez les qualités d’un bon inspecteur, Gunther. Vous êtes scrupuleux et vous savez la boucler quand ça s’impose : un atout chez un inspecteur de police. Très appréciable. Kurt Reichenbach est un bon inspecteur lui aussi, mais il a tendance à se servir un peu trop facilement de ses poings. Lorsqu’il portait encore l’uniforme, certains de ses collègues le surnommaient Siegfried. Allusion au fait qu’il aimait bien manier l’épée. C’est-à-dire frapper quelques-uns de nos clients avec le manche ou le plat de la lame. Un officier de police est libre de faire ce qu’il veut au nom de la légitime défense, mais je n’accepte pas qu’il fende des crânes pour le plaisir. Quelle que soit la personne à qui appartient ce crâne.

– L’absence d’épée ne l’a pas dissuadé, ajouta Gennat. Plus récemment, il aurait tabassé, dit-on, un type des SA qu’il avait arrêté à Lichtenrade. Un nazi qui avait poignardé un communiste. Personne n’a rien pu prouver. Il est très apprécié à l’Alex, même par certains antisémites, semble-t-il. Mais il est trop impulsif.

– Exactement, reprit Weiss. Je ne dis pas que c’est un mauvais policier. Je dis juste que nous vous préférons à lui. » Il regarda la première page de mon dossier. « Je vois que vous avez passé l’*Abitur*¹. Mais vous n’êtes pas allé à l’université.

– J’ai fait la guerre. Comme engagé volontaire.

– Oui, évidemment. Eh bien, voulez-vous ce poste ? Si oui, il est à vous.

1. Examen qui correspond à notre baccalauréat. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

– Oui, monsieur. Avec plaisir.

– Vous avez été détaché auprès de la commission criminelle. J'en conclus que vous avez déjà enquêté sur un meurtre. L'année dernière. À Schöneberg, c'est ça ? Comme vous le savez, j'aime que tous mes inspecteurs aient eu l'occasion de se former en enquêtant sur un homicide en compagnie d'un grand professionnel comme Gennat ici présent.

– Aussi, je me demande pourquoi vous me jugez digne de ce poste, dis-je. Cette affaire dont vous parlez, l'affaire Frieda Ahrendt, n'a pas été résolue.

– La plupart des affaires demeurent en suspens quelque temps, dit Gennat. Et puis, il n'y a pas que les affaires qui piétinent, les inspecteurs aussi. Surtout dans cette ville. Ne l'oubliez jamais. C'est le métier qui veut ça. Rien de tel qu'un point de vue différent pour résoudre une vieille affaire. D'ailleurs, j'ai sous le coude quelques dossiers auxquels vous pourriez jeter un coup d'œil si vous avez un peu de temps libre. C'est en résolvant de vieilles affaires qu'un inspecteur bâtit sa réputation.

– Frieda Ahrendt, dit Weiss. Rappelez-moi cette histoire.

– Un chien a découvert des morceaux de corps humain enveloppés dans du papier d'emballage et enterrés dans le Grünewald, expliquai-je. C'est Hans Schnieckert et les gars de la Division J qui ont identifié la victime. Grâce au fait que le meurtrier avait eu la gentillesse de nous laisser ses mains. Les empreintes digitales ont révélé que cette fille était fichée pour de petits larcins. Vous pourriez penser que cela nous a ouvert un tas de portes. Eh bien, non. Nous n'avons rien trouvé. Pas de famille, pas de travail ni même une adresse. Par ailleurs, les journaux ayant eu la mauvaise idée d'offrir une forte récompense en échange d'informations, nous avons perdu notre temps à interroger

des gens plus intéressés par les mille reichsmarks que par le désir d'aider la police. Quatre femmes au moins nous ont déclaré que le coupable était leur mari. L'une d'elles a même précisé qu'il avait l'intention, au départ, de cuisiner les morceaux de corps. D'où ce surnom inventé par les journaux : le Boucher du Grünewald.

– C'est une manière de se débarrasser de son mari, commenta Gennat. Le faire accuser de meurtre. Ça coûte moins cher qu'un divorce. »

Après Bernhard Weiss, Ernst Gennat était le plus ancien inspecteur de l'Alex : c'était également le plus corpulent. Ce qui lui avait valu d'être surnommé Gros Bouddha. Avec lui dans le fourgon, il fallait se serrer. Un fourgon conçu par Weiss lui-même. Équipé d'une radio, d'un petit bureau pliable et d'une machine à écrire, d'une trousse de secours, de matériel photographique. Bref, presque tout ce qu'il fallait pour enquêter sur un homicide, à l'exception d'une bible et d'une boule de cristal. Gennat possédait par ailleurs un esprit caustique à la berlinoise, conséquence, disait-il, de son enfance passée dans les logements du personnel à la prison de Plötzensee, dont son père était le directeur adjoint. On racontait même que, les jours d'exécution, Gennat prenait son petit déjeuner avec le bourreau. Dès mon arrivée à l'Alex, j'avais décidé de me renseigner sur cet homme et d'en faire mon modèle.

Le téléphone sonna. Weiss décrocha.

Gennat me demanda :

« Vous appartenez au SPD, n'est-ce pas, Gunther ?

– Exact.

– On ne veut pas de politique à bord du fourgon. Les communistes, les nazis, j'ai déjà tout ce qu'il me faut à la maison. Et vous êtes célibataire, je crois ? »

Je hochai la tête.

« Tant mieux. Ce métier, ça vous détruit un mariage. En me voyant, vous pourriez penser, à juste titre, que j'ai beaucoup de succès auprès des femmes. Jusqu'à ce que survienne une affaire qui me retient ici, à l'Alex, jour et nuit. Si je dois me marier un de ces quatre, il faudra que je me trouve une charmante femme flic. Où vivez-vous ?

– Je loue une chambre dans une pension de famille à Nollendorfplatz.

– Ce poste est synonyme d'augmentation, de promotion et peut-être d'un meilleur logement. Dans cet ordre. Vous serez à l'essai pendant un mois ou deux. Il y a le téléphone dans cette pension où vous habitez ?

– Oui.

– Vous consommez de la drogue ?

– Non.

– Vous avez déjà essayé ?

– Un peu de cocaïne, juste une fois. Pour savoir pourquoi on en fait tout un plat. C'est pas mon truc. Et puis, je n'aurais pas les moyens.

– Il n'y a rien de mal à ça, me semble-t-il, dit Gennat. Après cette guerre, le pays a encore besoin de soulager sa douleur.

– Beaucoup de gens ne consomment pas de la cocaïne pour soulager leur douleur, dis-je. Et parfois, ils se retrouvent plongés dans une crise d'un autre genre.

– Certaines personnes pensent que la police berlinoise est en crise elle aussi, dit Gennat. Comme toute la ville, d'ailleurs. Qu'en pensez-vous, mon garçon ?

– Plus la ville est grande, plus il y a de risques qu'une crise éclate. Je pense que nous serons toujours confrontés à une crise d'un genre ou d'un autre. Autant s'y habituer. C'est avant tout l'indécision qui provoque des crises. Les gouvernements qui ne peuvent pas agir. Privé de véritable

majorité, celui-ci ne sera pas différent des autres, je le crains. Dans l'immédiat, notre plus gros souci semble être la démocratie elle-même. À quoi sert-elle si elle ne peut pas nous offrir un gouvernement viable ? C'est le paradoxe de notre époque, et, parfois, j'ai peur que l'on ne s'en lasse avant qu'elle n'ait pu résoudre ses problèmes. »

Il acquiesça, comme s'il partageait mon point de vue, avant d'aborder un autre sujet.

« Certains politiciens critiquent notre taux d'affaires résolues. Qu'avez-vous à leur répondre, mon garçon ?

– Ils devraient venir voir certains de nos clients. Ils auraient peut-être raison de se plaindre si les morts étaient plus bavards.

– Notre travail, c'est de les écouter malgré tout. »

Gennat agita son énorme carcasse dans son fauteuil, puis se leva. J'avais l'impression de regarder un dirigeable décoller. Le plancher grinça lorsqu'il se décala vers la fenêtre en pignon.

« Si on tend l'oreille, on les entend murmurer, reprit-il. Comme ces victimes de Winnetou. À mon avis, elles nous parlent, mais on ne sait pas dans quelle langue. » Il désigna la métropole à travers la vitre. « Mais quelqu'un le sait. Quelqu'un dans cette ville, qui sort à cet instant de chez Hermann Tietz¹ peut-être. Ou Winnetou lui-même. »

Weiss ayant raccroché, Gennat retourna s'asseoir à la grande table, où il alluma lui aussi son cigare à l'odeur âcre. Un banc de nuages flottait à présent dans le bureau, me rappelant le gaz qui dérivait au-dessus d'un *no man's land*.

J'étais trop nerveux pour allumer une cigarette. Et trop respectueux de mes aînés, qui continuaient à provoquer mon

1. Nom d'un grand magasin.

admiration. Je n'arrivais pas à croire qu'ils aient choisi de m'accueillir dans leur équipe.

« C'était le ViPoPra », annonça Weiss.

Le ViPoPra était le directeur de la police de Berlin, Karl Zörgiebel.

« Il semblerait que l'usine d'ampoules Wolfmium de Stralau vienne de sauter. Les premiers rapports font état de nombreuses victimes. Une trentaine, peut-être. Il nous tient informés.

« Par ailleurs, je me permets de vous rappeler que nous étions convenus de ne plus utiliser le nom de Winnetou pour parler de notre meurtrier scalpeur. C'est un manque de respect vis-à-vis de ces pauvres filles. Tenons-nous-en au nom qui figure dans le dossier. Entendu, Ernst ? Station Porte de Silésie. Pour des raisons de sécurité.

– Désolé, monsieur. Cela ne se reproduira pas.

– Soyez le bienvenu à la commission criminelle, Gunther. Votre vie vient de changer de manière définitive. Vous ne verrez plus jamais les gens de la même façon. Désormais, dès que vous vous retrouverez à côté d'un homme à un arrêt de bus ou dans un train, vous le jaugerez comme un meurtrier potentiel. Et vous aurez raison. Les statistiques prouvent qu'à Berlin la plupart des crimes sont commis par des citoyens ordinaires, respectueux des lois. Autrement dit, des gens comme vous et moi. N'est-ce pas, Ernst ?

– En effet, monsieur. J'ai rarement rencontré un meurtrier qui avait la tête de l'emploi.

– Vous verrez des choses aussi affreuses que celles que vous avez vues dans les tranchées, ajouta Weiss. À cette différence près que certaines victimes seront des femmes et des enfants. C'est pourquoi nous devons nous blinder. Et vous découvrirez que nous avons tendance à faire des plaisanteries qui ne feraient pas rire la plupart des gens.

- Bien, messieurs.
 - Que savez-vous sur ces meurtres de la station Porte de Silésie, Gunther ?
 - Trois prostituées assassinées en autant de semaines. Toujours la nuit. La première à proximité de la station Porte de Silésie. Toutes les trois ont été frappées à la tête avec un marteau à panne ronde, puis scalpées à l'aide d'un couteau très bien aiguisé. À la manière de Winnetou l'Apache dans les célèbres romans de Karl May. Que vous avez lus, j'en suis sûr.
 - Montrez-moi un Allemand qui ne les a pas lus et je vous montrerai un homme qui ne sait pas lire.
 - Ça vous a plu ?
 - Oh, ça remonte à loin... Mais oui.
 - Tant mieux. Je ne pourrais pas sympathiser avec quelqu'un qui n'aime pas les westerns de Karl May. Que savez-vous d'autre ? Au sujet des meurtres s'entend.
 - Pas grand-chose, avouai-je. Il est probable que le meurtrier ne connaissait pas ses victimes. Ce qui le rend plus difficile à arrêter. Peut-être obéit-il à une impulsion.
 - Oui, oui, dit Weiss, comme s'il avait déjà entendu ça mille fois.
 - Ces meurtres semblent avoir une influence sur le nombre de filles dans les rues, ajoutai-je. Il y a moins de prostituées qu'avant. Celles que j'ai interrogées m'ont dit avoir peur.
 - Autre chose ?
 - Eh bien... »
- Weiss me jeta un regard interrogateur.
- « Crachez le morceau. J'exige de tous mes inspecteurs qu'ils parlent franchement.
- Les prostituées ont trouvé un autre nom pour désigner ces femmes qui ont été scalpées. Après le meurtre

de la dernière, j'ai entendu qu'elles l'appelaient "la Reine Pixavon"... En référence au shampoing, monsieur.

– Oui, je connais le shampoing Pixavon. "Le shampoing des bonnes épouses et des bonnes mères", comme dit la publicité. Bel exemple d'humour populaire. Autre chose ?

– Non, pas vraiment. Uniquement ce qui est écrit dans les journaux. Ma logeuse, Frau Weitendorf, suit cette affaire de près. Comme on pouvait s'y attendre, compte tenu de son aspect macabre. Elle a une passion pour les meurtriers. Et nous sommes tous obligés de l'écouter chaque matin au petit déjeuner. Ce n'est pas très appétissant, mais que voulez-vous ?

– Et que dit-elle au juste ? Ça m'intéresse. »

Je me représentai Frau Weitendorf en train de débiter son habituel flot de paroles, remplie d'une indignation presque vertueuse, sans se soucier, semblait-il, de capter l'attention de ses pensionnaires. Obèse, affublée d'un dentier mal ajusté, toujours accompagnée de deux bulldogs, elle faisait partie de ces femmes qui aiment parler, avec ou sans auditoire. Les peignoirs matelassés qu'elle portait au petit déjeuner lui donnaient l'apparence d'un empereur chinois. Effet accentué par son double menton.

Nous étions quatre pensionnaires : un Anglais nommé Robert Rankin, qui prétendait être écrivain ; un juif bavarois répondant au nom de Fischer et qui se disait représentant de commerce, mais qui était sans doute une sorte d'escroc ; et une jeune femme prénommée Rosa Braun, qui jouait du saxophone dans un grand orchestre, mais qui était certainement une prostituée. Avec Frau Weitendorf, nous formions un improbable quintette, peut-être un parfait échantillon représentatif du Berlin d'aujourd'hui.

« Concernant Frau Weitendorf, dis-je en réponse à la question de Weiss, elle déclarerait probablement que pour

ces filles, mourir de cette manière fait partie des risques du métier. Quand on y réfléchit, dirait-elle, elles l'ont bien cherché, non ? Déjà que la vie ne vaut pas grand-chose, à quoi bon la risquer inutilement ? Ça n'a pas toujours été comme ça. Autrefois, avant la guerre, Berlin était une ville respectable. La vie humaine a cessé d'avoir de la valeur après 1914. C'était déjà terrible, mais à cause de l'inflation de 1923, notre monnaie ne vaut plus rien elle non plus. Quand vous avez tout perdu, la vie a moins d'importance. De plus, tout le monde voit bien que cette ville est devenue trop grande. Quatre millions d'habitants s'entassent les uns sur les autres. Ce n'est pas naturel. Certains vivent comme des bêtes. Surtout à l'est d'Alexanderplatz. Alors, comment peut-on s'étonner qu'ils se comportent comme des bêtes ? Il n'y a plus aucune morale. Avec tous ces Polonais, ces juifs et ces Russes qui vivent là depuis la révolution bolchevique, est-ce vraiment surprenant que ces jeunes femmes se fassent tuer ? Écoutez bien ce que je vous dis : on va découvrir que c'est l'un d'eux qui a tué ces jeunes femmes. Un juif. Ou un Russe. Ou un Russe juif. Si vous voulez mon avis, le tsar et les bolcheviques, ils ont pas chassé ces gens-là de Russie sans raison. Mais la vraie raison pour laquelle ces filles ont été tuées, c'est que les hommes qui ont survécu aux tranchées, ils sont revenus avec le goût de tuer les gens. À l'image des vampires qui ont besoin de sang, ces hommes ont besoin de tuer, n'importe qui. Montrez-moi un seul homme qui était dans les tranchées et qui vous dira qu'il n'a pas eu envie de tuer quelqu'un depuis son retour, et je vous montrerai un menteur. C'est comme cette musique que les nègres jouent dans les night-clubs. Ça leur échauffe le sang, si vous voulez mon avis.

– Une femme détestable, commenta Weiss. Je m'étonne que vous preniez votre petit déjeuner avec elle.

– C'est inclus dans le prix de la chambre, monsieur.

– Je vois. Dites-moi maintenant ce que cette affreuse bonne femme pense du meurtrier qui scalpe ces prostituées. Pourquoi fait-il ça ?

– Parce qu'il hait les femmes. Pour elle, les femmes ont poignardé les hommes dans le dos pendant la guerre en leur volant leurs boulots. Quand les hommes sont rentrés au pays, ils n'ont trouvé que des boulots payés des clopinettes, ou même pas de boulot du tout puisque les femmes continuaient à travailler. C'est pour ça qu'il les tue et qu'il les scalpe. Par pure haine.

– Et vous, Gunther, qu'en pensez-vous ?

– Je pense que j'aimerais en savoir plus avant d'émettre des hypothèses, monsieur.

– Allez, prêtez-vous au jeu. Je peux vous dire une chose : aucun scalp n'a été retrouvé. Nous devons donc en conclure qu'il les garde. Apparemment, il n'a pas de couleur de cheveux préférée. Et nous pourrions facilement en déduire qu'il tue afin de récolter ces scalps. Ce qui amène la question suivante : Pourquoi ? Qu'est-ce que ça lui apporte ? Pourquoi un homme scalpe-t-il une prostituée ?

– On a peut-être affaire à un pervers sexuel qui rêve d'être une femme, suggèrai-je. Il y a beaucoup de travestis à Berlin. Il veut peut-être se fabriquer une perruque avec ces cheveux. » Je secouai la tête. « Je sais, c'est ridicule.

– Pas plus que Fritz Haarmann qui faisait cuire les organes de ses victimes pour les manger, dit Gennat. Ou Erich Kreuzberg qui se masturbait sur les tombes des femmes qu'il avait assassinées. C'est comme ça qu'on l'a arrêté, d'ailleurs.

– Non, en effet. Présenté de cette façon.

– Nous avons nos propres théories concernant ces scalps, dit Weiss. Du moins, le Dr Hirschfeld a des théories. C'est

lui qui nous conseille dans cette affaire. Toutefois j'aimerais entendre vos suggestions. Même si elles vous paraissent abracadabrantes.

– On en revient à la thèse de la misogynie, monsieur. Ou du simple sadisme. Un désir de dégrader et d'humilier, en plus de la volonté de détruire. À Berlin, il est facile d'humilier une personne assassinée. J'ai toujours été scandalisé que l'on autorise le public à venir voir les corps à la morgue. Pour quiconque souhaite avilir ses victimes, rien de plus simple. Il est temps de mettre fin à cette pratique.

– Je suis d'accord, approuva Weiss. Et je l'ai dit plusieurs fois au ministre de l'Intérieur. Mais juste au moment où des mesures semblent sur le point d'être prises, on se retrouve avec un nouveau ministre.

– De qui s'agit-il cette fois ? demanda Gennat.

– Albert Grzesinski. Notre ancien chef de la police.

– C'est un pas dans la bonne direction.

– Carl Severing était un homme bien, dit Weiss, mais il ne savait plus où donner de la tête. Ne serait-ce qu'à cause de ces salopards de l'armée qui s'entraînent en secret en vue de la prochaine guerre. Mais ne nous emballons pas avec Grzesinski. Étant donné qu'il est juif lui aussi, on peut penser que sa nomination ne va pas déclencher l'enthousiasme général. Grzesinski est le nom de son beau-père. En réalité, il se nomme Lehmann.

– Comment se fait-il que je l'ignorais ? s'étonne Gennat.

– Je ne sais pas, Ernst. D'autant qu'on m'a dit que vous étiez inspecteur. Bref, je serais surpris que Grzesinski reste longtemps en place. En outre, ses ennemis disposent d'un secret qu'ils ne tarderont pas à exploiter. Il ne vit pas avec son épouse, mais avec sa maîtresse. Une actrice américaine. Vous haussez les épaules, Bernie, mais seule la population berlinoise a le droit d'être immorale. Nos représentants

élus ne peuvent pas nous représenter réellement. De fait, on leur interdit d'avoir des vices. Surtout quand ils sont juifs. Regardez-moi : je suis quasiment un saint. Ces cigares sont mon seul péché.

– Si vous le dites, monsieur. »

Weiss sourit.

« Vous avez raison, Bernie. Ne croyez jamais personne sur parole. Sauf s'il a déjà été reconnu coupable. » Il rédigea un mot sur une feuille qu'il appuya contre son buvard. « Remettez ça à la caisse. Ils vous donneront un nouveau livret de solde et un nouvel insigne.

– Je commence quand, monsieur ? »

Weiss tira sur la chaîne de sa montre de gousset jusqu'à ce qu'un chasseur en or repose au creux de sa paume.

« Vous avez déjà commencé. D'après votre dossier, vous avez bientôt quelques jours de congé, c'est exact ?

– Oui, monsieur. À partir de mardi prochain.

– Eh bien, en attendant, vous êtes de garde ce week-end. Prenez votre après-midi pour vous familiariser avec le dossier de la station Porte de Silésie. Ça devrait vous aider à rester éveillé. Car si quelqu'un est assassiné à Berlin entre maintenant et mardi, vous serez le premier sur les lieux. Alors, espérons pour vous que le week-end sera calme. »

J'encaissai un chèque à la Darmstädter und Nationalbank pour passer le cap du week-end et je marchai jusqu'à la gigantesque statue d'Hercule. Musclé et grincheux, il tenait sur son épaule droite un gourdin éloquent et, sa nudité exceptée, il me faisait fortement penser à un policier en patrouille qui venait de restaurer l'ordre dans une taverne des quartiers est. Quoi qu'en dise Bernhard Weiss, un costaud ne pouvait pas se contenter d'un insigne et d'une

parole forte pour faire fermer un bar à minuit. Quand des Allemands avaient picolé toute la journée et la moitié de la nuit, vous aviez besoin d'un ami persuasif pour taper un grand coup sur le comptoir et obtenir leur attention.

Même si, en l'occurrence, les enfants penchés par-dessus le rebord de la fontaine ne prêtaient guère attention à Hercule ; ils s'intéressaient davantage aux pièces de monnaie jetées dans l'eau, essayant de calculer l'énorme fortune accumulée là depuis des années. Je pressai le pas en direction d'une haute maison située au coin de Maassenstrasse, ornée de rinceaux qui lui donnaient l'air d'un gâteau de mariage à cinq étages et d'une façade surchargée de balcons qui évoquait Frau Weitendorf elle-même.

Je louais deux pièces au quatrième : une chambre exiguë et un bureau doté d'un poêle en céramique qui ressemblait à une cathédrale couleur pistache, et d'un lavabo à plateau de marbre qui me donnait l'impression d'être un prêtre chaque fois que je me plantais devant pour me raser et me laver. Il y avait également une petite table et une chaise, un fauteuil en cuir, carré, qui grinçait et pétait plus qu'un capitaine de la Baltique. Tout dans ces deux pièces était vieux, solide et sans doute indestructible : ceux qui avaient fabriqué ces meubles voulaient qu'ils durent aussi longtemps que notre empire, quelle que soit sa longévité. Ce que je préférais, c'était un mezzotinte représentant Georg Wilhelm Friedrich Hegel. Hegel avait des cheveux fins, des hamacs sous les yeux et semblait avoir des gaz. J'aimais ce tableau car chaque fois que j'avais la gueule de bois, je le regardais et me réjouissais en songeant que même si je me sentais mal, ce n'était rien comparé à ce qu'avait dû endurer Hegel, obligé de poser pendant des heures pour celui qu'on appelait en riant l'artiste. Frau Weitendorf m'avait expliqué qu'elle était apparentée à Hegel du côté de sa mère, et c'était

peut-être vrai, mais elle avait tenu à préciser que Hegel était un célèbre compositeur, et j'en avais déduit qu'elle parlait de Georg Friedrich Händel, ce qui rendait son histoire un peu moins crédible. Afin de rentabiliser au maximum ses revenus locatifs, elle dormait dans le couloir du dernier étage, derrière un paravent, sur un canapé-lit malodorant qu'elle partageait avec ses deux bulldogs français. Le pragmatisme et le besoin d'argent l'emportaient sur le standing. Elle avait beau être maîtresse chez elle, jamais elle ne considérait aucun de ses locataires comme un esclave soumis à sa volonté, ce qui était très hégélien, je suppose.

Les autres pensionnaires demeuraient chacun dans leur coin, sauf aux heures des repas. C'est ainsi que je fis la connaissance de Robert Rankin, l'Anglais cadavérique et beau qui logeait juste en dessous de moi. Comme moi, il avait combattu sur le front ouest, mais dans les Royal Welch Fusiliers, et après plusieurs conversations nous découvrièmes que nous avions été face à face, de chaque côté d'un *no man's land*, lors de la bataille de Loos en 1915. Il parlait un allemand presque parfait, sans doute parce que son véritable nom était von Ranke. (Il avait dû en changer durant la guerre pour d'évidentes raisons.) Il avait écrit un roman inspiré de son expérience, intitulé *Remballe tes problèmes*. Hélas ! l'ouvrage n'avait pas bien marché en Angleterre et il espérait le vendre à un éditeur allemand dès qu'il l'aurait traduit. À l'instar de la plupart des anciens combattants, comme moi-même, les cicatrices de Rankin étaient pour l'essentiel invisibles : un éclat d'obus reçu dans la Somme lui avait endommagé les poumons et, chose beaucoup plus rare, il avait été électrocuté par un téléphone de campagne foudroyé, appareil dont il avait depuis la phobie. Frau Weitendorf l'aimait bien car il avait d'excellentes manières et la payait pour qu'elle fasse le ménage dans sa chambre.

Ce qui ne l'empêchait pas de l'appeler « l'espion » quand il n'était pas là. Frau Weitendorf était une nazie, convaincue qu'il ne fallait faire confiance à aucun étranger.

J'entrai dans la pension avec ma mallette remplie de dossiers de la police et je montai sans bruit jusqu'à mon logement, en espérant ne croiser personne. J'entendais Frau Weitendorf parler à Rosa dans la cuisine. Ces derniers temps, Rosa jouait du saxophone dans l'orchestre de la Haller Revue de Friedrichstrasse, le plus chic de tous les clubs de striptease de Berlin. Il y avait même un casino, des salons VIP et un très bon restaurant. Néanmoins, les raisons de détester cet endroit étaient nombreuses – à commencer par la quantité de personnes qui s'y entassaient, des étrangers pour la plupart – et après ma dernière visite, je m'étais juré que, mon portefeuille et moi, on n'y remettrait plus jamais les pieds. J'étais certain qu'après avoir joué du saxophone, Rosa n'était pas opposée à l'idée de gagner un peu d'argent à côté. Une ou deux fois, en rentrant tard de l'Alex, je l'avais surprise en train de monter en douce avec un client. Ça ne me regardait pas, et jamais il ne me serait venu à l'idée de la dénoncer au « Golem », ainsi que tous les locataires surnommaient Frau Weitendorf, en raison de sa volumineuse perruque jaune et raide qui évoquait une grosse miché de pain et ressemblait très exactement à celle du monstre dans le film d'horreur du même nom.

En réalité, j'avais un faible pour Rosa et j'estimais ne pas avoir le droit de la juger parce qu'elle essayait d'améliorer ses fins de mois. Je pouvais me tromper, mais en tendant l'oreille un jour dans l'escalier, j'avais cru deviner que Frau Weitendorf essayait de convaincre Rosa de sortir avec un de ses amis du Theater am Nollendorfplatz où, comme elle ne manquait jamais une occasion de le rappeler, elle avait

été actrice autrefois. Ce qui voulait dire que le Golem jouait sans doute les mères maquerelles à l'occasion.

La vérité, c'était que, après l'inflation de 1923, presque tout le monde, y compris un grand nombre de policiers, avait besoin de petits boulots au noir pour joindre les deux bouts, et ma logeuse ne faisait pas exception à la règle. La plupart des gens gagnaient tout juste assez pour survivre, sans pouvoir espérer mettre de l'argent de côté. Je connaissais un tas de flics qui vendaient de la drogue – la cocaïne n'était pas illégale, en fait –, de l'alcool de contrebande, des saucisses faites maison, des devises étrangères, des livres rares, des cartes postales cochonnes ou des montres volées sur les cadavres de personnes assassinées ou de poivrots qu'ils trouvaient dans les rues. Moi-même, pendant quelque temps, j'avais complété mes revenus en vendant des infos à Rudolf Olden, un ami du *Berliner Tageblatt*. Olden était avocat et journaliste, mais, surtout, c'était un progressiste qui croyait à la liberté d'expression. J'avais arrêté le jour où Ernst Gennat nous avait surpris en train de bavarder dans un bar car il risquait d'établir un rapprochement. Bien que je n'aie jamais livré d'informations sensibles, plutôt des petits tuyaux sur des nazis et des communistes du Département 1A, la police politique, censée réunir uniquement des officiers sans affiliation politique. Par exemple, j'avais fourni à Olden des notes que j'avais prises lors d'un discours que le commissaire Arthur Nebe en personne avait prononcé dans un meeting de l'Association des officiers de la police prussienne, le Schrader-Verband. Et si Olden n'avait pas donné le nom de Nebe, tout le monde à l'Alex savait qui on citait dans le journal.

Un commissaire de la police politique berlinoise, censément indépendante, a prononcé un discours hier soir dans le

cadre d'une réunion privée du Schrader-Verband à l'Hôtel Eden, dont la teneur était la suivante : « Nous ne vivons plus dans une nation saine. Nous avons cessé de nous battre pour atteindre un but plus élevé. Nous semblons heureux de nous vautrer dans la fange et de sombrer vers de nouvelles profondeurs. Sincèrement, cette République me fait penser à l'Amérique du Sud, ou à l'Afrique, mais pas à un pays situé au cœur de l'Europe. Et Berlin me fait presque honte d'être allemand. Difficile de croire qu'il y a quatorze ans seulement nous incarnions une force morale, nous étions une des nations les plus puissantes au monde. Les gens nous craignaient ; aujourd'hui, ils nous méprisent et nous ridiculisent. Les étrangers affluent avec leurs dollars et leurs livres sterling pour profiter non seulement de notre reichsmark affaibli, mais aussi de nos femmes et de nos lois laxistes en matière de sexe. Berlin, en particulier, est devenue la nouvelle Sodome et Gomorrhe. Tous les Allemands respectables devraient partager mon sentiment, et pourtant, ce gouvernement de juifs et de défenseurs du bolchevisme se contente de rester assis sur ses fesses cousues d'or et d'abreuver le peuple de mensonges pour lui faire croire que tout est merveilleux. Ces gens sont exécrables. Réellement. Ils mentent en permanence. Mais Dieu merci, il y a un homme qui promet de dire la vérité et de nettoyer cette ville, de chasser la crasse des rues de Berlin, cette pourriture que vous voyez tous les soirs : les vendeurs de drogue, les prostituées, les proxénètes, les travestis, les homosexuels, les juifs et les communistes. Cet homme, c'est Adolf Hitler. Une maladie frappe cette ville, et seul un homme fort comme Hitler, avec son parti nazi, possède le remède. Je ne suis pas un nazi, personnellement, juste un nationaliste conservateur qui voit ce qui arrive à son pays, qui voit la sinistre main des communistes derrière l'érosion de nos valeurs. Ils veulent miner le cœur moral de notre société dans l'espoir de provoquer une autre révolution,

comme celle qui a détruit la Russie. Ils sont derrière tout ça. Vous savez que j'ai raison. Tous les policiers de cette ville savent que j'ai raison. Tous les policiers de Berlin savent que le gouvernement actuel n'a pas l'intention de faire quoi que ce soit. Si je me trompais, je pourrais peut-être citer quelques verdicts judiciaires susceptibles de vous laisser croire que la loi est respectée à Berlin. Hélas ! je ne le peux pas car notre système judiciaire est envahi par les juifs. Je vous pose la question : la peine de mort peut-elle avoir un effet dissuasif, alors que seulement un cinquième de toutes les condamnations est appliqué ? Écoutez-moi bien, messieurs. Une tempête se prépare. Un véritable ouragan. Qui va balayer tous ces dégénérés. Oui, vous avez bien entendu : des dégénérés. Je ne vois pas d'autre mot lorsque l'on peut avorter à sa guise, lorsque des femmes enceintes vendent leurs rejetons, lorsque de jeunes garçons se livrent à des actes innommables avec des hommes dans des ruelles. L'autre jour, je suis allé à la morgue, et j'ai vu un artiste dessiner le cadavre d'une femme qui avait été assassinée par son mari. Oui, voilà ce qui passe pour être de l'art aujourd'hui. Si vous voulez mon avis, ce meurtrier que la presse a surnommé Winnetou n'est qu'un simple citoyen qui ne supporte plus de voir toute cette prostitution détruire sa ville. Il est grand temps que la police admette que ces crimes sont peut-être la conséquence inévitable de l'inaction d'un gouvernement mollasson qui menace la structure même de la société allemande. »

Gennat avait sans doute deviné que c'était moi qui avais dénoncé Arthur Nebe au *Tageblatt*, et, bien qu'il n'ait rien dit à l'époque, il m'avait par la suite rappelé que les policiers du Département 1A n'étaient pas les seuls à devoir laisser leurs opinions politiques à la maison. Les inspecteurs du Präsidium aussi. Surtout ceux qui détestaient Arthur

Nebe autant que lui et moi. On attendait davantage de personnes comme nous, avait ajouté Gennat. Il y avait déjà suffisamment de dissensions au sein de la police, inutile d'en rajouter. Je songeais qu'il avait raison, et après cet épisode, j'avais cessé de renseigner Olden.

Seul dans mon deux pièces, je roulai puis j'allumai une cigarette, dont j'humectai le bout avec un peu de rhum. Et j'ouvris la fenêtre pour évacuer la fumée. Sur ce, je vidai ma mallette et m'installai pour lire les dossiers de l'affaire station Porte de Silésie. Une lecture désagréable, même pour moi. Surtout les clichés en noir et blanc pris par Hans Gross, le photographe de l'Alex.

Il y avait dans son travail, réalisé sur les scènes de crime, quelque chose de profondément dérangeant. On dit que chaque photo raconte une histoire. Dans ce cas, Hans Gross était le Shéhérazade de la criminalistique moderne. Et pas uniquement parce qu'il utilisait un gros appareil Folmer & Schwing Banquet monté sur une plateforme roulante et une version mobile des lampes à arc au carbone installées sur l'aéroport de Tempelhof, qui occupaient au moins la moitié du fourgon. Plus important que le matériel, me semblait-il, Hans avait une perception des scènes de crime que l'on pourrait qualifier de cinématographique. Fritz Lang lui-même n'aurait pas trouvé de meilleurs cadrages, et, parfois, les clichés de Gross étaient d'une telle netteté que la pauvre victime donnait l'impression de faire semblant d'être morte. Surtout, ce qui faisait la force de ces photos, ce n'étaient pas seulement le cadrage et la netteté, mais tous les détails environnants qui les rendaient si vivantes. Souvent, les inspecteurs voyaient sur les photos de Gross des détails qui leur avaient échappé sur place. Voilà pourquoi ils l'avaient surnommé Cecil B. DeMorgue.

La photo qui figurait dans le premier dossier, celle de Mathilde Luz, découverte assassinée sur Andreasplatz, était si nette que l'on distinguait chaque trait du graffiti – Front rouge – sur le mur de brique délabré au pied duquel reposait le corps. Une paire de lunettes à l'épaisse monture était posée à droite de la tête, comme si la victime les avait ôtées juste une seconde. On distinguait même la marque – Hellstern – à l'intérieur d'une de ses chaussures, tombée au moment de l'agression. N'eût été la disparition d'une partie du cuir chevelu, on aurait pu croire que Mathilde Luz s'était allongée pour faire une sieste.

Je lus les notes et les différentes déclarations et j'essayai d'imaginer la conversation que j'aurais eue avec elle si elle avait pu me raconter ce qui s'était passé. C'était une nouvelle technique que Weiss nous incitait à tester, après avoir lu un article d'un criminaliste nommé Robert Heindl. « Laissez la victime vous parler, disait Heindl. Essayez d'imaginer ce qu'elle pourrait vous dire si vous aviez l'occasion de passer un peu de temps avec elle. »

Ce que je fis.

Mathilde Luz était une jolie fille et elle portait encore les vêtements dans lesquels on l'avait assassinée : le chapeau, le manteau et la robe, le tout acheté chez C&A, mais pas moins seyant pour autant. Certaines filles parviennent à avoir l'air chic dans des tenues bon marché, et Mathilde Luz en faisait partie. Le rapport de police indiquait qu'elle se parfumait à l'eau de Cologne 4711, si généreusement qu'elle cherchait sans doute plus à dissimuler qu'à séduire. Toujours d'après le rapport, elle était brune, elle avait de grands yeux marron et son rouge à lèvres était assorti à son vernis à ongles. Son visage

fardé était d'une blancheur cadavérique. Mais peut-être n'était-ce pas dû à la poudre.

« J'ai fabriqué des manchons à incandescence dans une usine pendant deux ans, l'entendais-je expliquer. J'aimais bien ça. J'avais de bonnes amies là-bas. Ce n'était pas très bien payé, mais avec le salaire de mon mari Franz – il fabrique des compteurs à gaz à l'usine Julius Pintsch –, on avait de quoi s'offrir un toit. Même si ce n'était pas le grand luxe, il faut bien l'avouer. On habitait dans Koppenstrasse, un appartement d'une pièce. Si on peut appeler ça ainsi. Un taudis, plutôt. C'est un quartier pauvre, comme vous le savez sans doute. En 1915, deux émeutes du beurre ont éclaté. Vous imaginez Berlin sans beurre ? Impossible. Je m'en souviens très bien. Je devais avoir dans les quatorze ans à l'époque.

– Ce qui signifie que vous en aviez vingt-sept au moment de votre mort regrettable.

– Exact. Bref, notre propriétaire, Lansky, était juif comme nous, mais il n'était pas du genre à faire passer sa communauté avant les affaires. Si on n'avait pas payé notre loyer à temps, les huissiers nous auraient expulsés séance tenante. Il nous répétait sans cesse qu'on pouvait s'estimer vernis d'avoir ce logement, dans lequel il n'aurait jamais voulu habiter. Je sais qu'il vit dans un bel appartement près de Tauentzienstrasse. Un véritable *gonif*¹. Bref, j'ai perdu mon emploi juste après Noël, l'année dernière. J'en ai cherché un autre, évidemment, mais, à Berlin, toutes les femmes cherchent du travail. Je savais que je ne trouverais rien. Si je n'avais pas été renvoyée, jamais il ne me serait venu à l'idée de faire le trottoir. Seulement il fallait bien payer le loyer. C'est

1. « Escroc » en yiddish.

Franz qui a eu cette idée, et j'ai accepté, car c'était mieux que de prendre une raclée.

– Ces chaussures que vous portiez, des Hellstern, ça coûte cher.

– Une fille doit savoir se mettre en valeur.

– D'où viennent-elles ?

– Une amie les a volées chez Wertheim.

– Et les lunettes ?

– Certains hommes aiment le style secrétaire. Surtout dans ce quartier, au nord de la station Porte de Silésie. Ils ont l'impression que vous êtes leur voisine, ça les rassure.

– C'est à un jet de pierre de l'usine Julius Pintsch, non ?

– Oui. Des fois, mon cher mari passait me voir quand il travaillait de nuit, et il empochait ce que j'avais gagné, pour pouvoir se payer une bière ou deux. Franz était très attentionné de ce côté-là. Il disait qu'il veillait sur moi, comme un vrai souteneur. Mais je savais bien que non.

« Évidemment que c'était dangereux. Ça aussi, je le savais. On le savait toutes. Personne n'a oublié Carl Grossmann. Il a tué Dieu sait combien de femmes dans ce même quartier de Berlin. Quand était-ce ?

– Entre 1919 et 1921.

– On raconte qu'il mangeait ses victimes.

– Non, ça c'était Haarmann. Grossmann, lui, se contentait de les découper en morceaux. Dans son appartement de Lange Strasse généralement. Mais vous avez raison. Ce n'est pas très loin de l'endroit où vous avez été tuée.

– Des salopards, tous autant qu'ils sont. Si vous voulez mon avis, tous les hommes sont des salopards.

– Vous avez sûrement raison.

– Vous aussi, certainement. Les flics ne valent pas mieux que les autres. Ils sont pires même. Vous touchez des pots-de-vin ou vous fourguez de la blanche, en affirmant

que vous faites respecter la loi. Mais parfois, vous êtes pires que tout. Comment s'appelait cette ordure de l'Alex qui tuait des femmes, il y a quelques années de ça ? Celui qu'ils ont acquitté en lui donnant une tape sur les doigts ?

– Bruno Gerth.

– Vous le connaissiez ?

– Oui. Mais je ne dirais pas qu'ils l'ont acquitté.

– Ah bon ? Il a toujours la tête sur les épaules, que je sache ?

– En effet, mais il est interné dans un asile d'aliénés. Et il y a de fortes chances qu'il y finisse sa vie. De fait, je suis allé lui rendre visite il y a environ deux mois.

– J'imagine que ça devait être très agréable pour vous deux. On raconte qu'il a berné le juge. En se faisant passer pour fou. Il savait comment manipuler la justice et le tribunal est tombé dans le panneau.

– Oui, c'est possible. Je ne sais pas. Je n'ai pas assisté au procès. Mais revenons-en à ce qui vous est arrivé, Mathilde. Parlez-moi du soir où vous avez été assassinée. Et sachez que je regrette ce qui s'est passé.

– J'ai commencé la soirée au Hackebär. Comme souvent. Beaucoup de *chontes** comme moi s'enfilent un ou deux verres de courage avant de partir à la chasse au client.

– On a également retrouvé des traces de cocaïne dans votre organisme.

– Oui. Et alors ? Ça donne un peu de ressort à votre démarche. Et ça vous aide quand vous tombez sur un client potentiel. Ça vous aide même à y prendre du plaisir. Pendant qu'ils vous baisent. Et puis, ça ne coûte pas très cher, et c'est facile de s'en procurer. Généralement, le vendeur de saucisses devant la station Porte de Silésie a ce qu'il faut.

* Ou *shontes* : pute

- On l’a interrogé. Il a nié.
- Vous avez choisi le mauvais moment. Quand il n’avait que de l’herbe.
- Et ensuite, que s’est-il passé ?
- Avec d’autres filles, je suis allée au Rose-Theater et peut-être au Zur Möwe.
- Le dancing ? Sur Frankfurter ?
- Tout juste. C’est un peu démodé, mais il y a souvent un tas de types intéressés. Surtout des types comme Franz, il faut bien l’avouer. Quelqu’un m’a vue repartir avec un homme, mais je ne peux rien vous dire sur lui, pour des raisons évidentes. Tout était déjà un peu confus. Quelque part sur Andreasplatz, il y a une fontaine avec une statue d’un type qui tient un marteau.
- Un témoin affirme avoir vu un homme se laver les mains dans cette fontaine dix ou quinze minutes après le moment où vous avez été assassinée, pense-t-on.
- Logique. En tout cas, je crois que c’est ça qui m’a tuée. Un marteau dans ce genre-là. J’ai senti un grand coup derrière la tête.
- Vous avez raison, Mathilde. Votre meurtrier vous a brisé la nuque d’un coup.
- Ensuite... plus rien. Le trou noir. À vous de continuer, inspecteur.
- Il vous a scalpée.
- Quel dommage. J’ai toujours eu de beaux cheveux. Demandez à Franz. Il me les brossait quand il était d’humeur tendre. Après une nuit passée sur le dos, ça me relaxait. J’avais l’impression que quelqu’un prenait soin de moi comme si j’étais une vraie personne, pas seulement un morceau de chair.
- Oui, il nous l’a dit. Et mes supérieurs ont trouvé ça bizarre. Rares sont les hommes qui brossent les cheveux de

Otto Dix était l'ami et le contemporain de George Grosz. Son œuvre est peut-être plus viscérale encore. Certains de ses tableaux évoquent Goya dans sa période la plus sombre. Qualifié lui aussi d'artiste dégénéré, il a dû quitter l'Allemagne en 1933. Il n'y est revenu qu'après la guerre et il est mort dans le Bade-Wurtemberg en juillet 1969.

Le Cabaret des Sans-Noms, qui me rappelle l'émission « Pop Idol » et toutes celles où apparaît Simon Cowell, a été fermé en 1932.